



HAL
open science

Mémoire, Antiquité, Renaissance, vues des IX^e et X^e siècles

Michel Sot

► **To cite this version:**

Michel Sot. Mémoire, Antiquité, Renaissance, vues des IX^e et X^e siècles. Cahiers du CRATHMA (Centre de recherche sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge), 2000, La mémoire de l'Antiquité dans l'Antiquité tardive et le Haut Moyen-Âge, VIII, pp.7-13. hal-02910845

HAL Id: hal-02910845

<https://hal.science/hal-02910845>

Submitted on 3 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mémoire, Antiquité, Renaissance, vues des IX^e et X^e siècles

par Michel SOT

De 1996 à 1998, le Centre de recherches sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge de l'Université de Paris X Nanterre, désormais bien installé dans la nouvelle Maison René Ginouvès (Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie), a consacré ses séances de travail à la mémoire de l'Antiquité du IV^e au X^e siècle. Un certain nombre des contributions qui y ont été présentées sont réunies dans ce huitième Cahier de notre Centre de recherche.

Pour l'introduire, je voudrais reprendre un certain nombre des questions posées au début du travail et m'interroger d'abord sur le sens des mots *memoria* et *antiquitas*, dans les sources de la période que nous envisageons. Nous nous arrêtons ensuite sur l'emploi du mot « renaissance » par les historiens d'aujourd'hui pour désigner un retour à l'Antiquité selon le modèle de la Renaissance humaniste des XV^e et XVI^e siècles et en particulier sur la Renaissance carolingienne qui fait aujourd'hui partie de la vulgate historiographique. Enfin, je me propose d'exposer brièvement comment un historien du X^e siècle, Flodoard de Reims, aborde ce que nous appelons l'Antiquité.

À l'époque carolingienne, le mot *memoria* a conservé ses acceptions classiques, telles qu'on les rencontre chez Cicéron ou César¹. C'est d'abord la

faculté mentale par laquelle on se souvient et qui permet, par exemple, d'exposer un fait « de mémoire ». Une nuance emphatique peut être introduite pour les hommes « dignes de mémoire ». Mais d'une façon générale, *memoria* signifie le souvenir. Du souvenir, on passe parfois à la période embrassée par le souvenir, c'est à dire à « l'époque » (*patrum nostrorum memoria* = du temps de nos pères, chez César). Dès cette première acception du mot dans le sens d'action de se souvenir d'un fait, d'un homme ou d'un temps, il est manifeste que la mémoire a quelque chose à voir avec l'histoire.

Le second sens classique du mot est celui de « souvenir rapporté » ou de « relation d'un fait ». Cicéron écrit (*Brut.* 15) : *omnium rerum memoriam complecti libro* = embrasser dans un livre la mémoire de toutes choses, c'est-à-dire l'histoire universelle. Et Tite Live (21, 28) : *variat memoria actae rei* = il y a des variations dans le récit de l'opération. Ailleurs (22, 27) le même Tite Live évoque la *memoria annalium* = la tradition des annales. Quant à *memoriae* (pl.), le terme peut désigner les ouvrages d'histoire comme chez Aulu-Gelle (4, 6 et 7, 8). Nous avons donc ici affaire à la mémoire écrite, aux œuvres qui fixent le souvenir,

¹ Cette approche lexicographique sommaire se fonde sur les dictionnaires classiques où l'on trouvera d'autres références : F. GAFFIOT, *Dictionnaire illustré latin-français*,

Paris, 1934, nombreuses rééd. ; A. BLAISE, *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*, Turnhout, 1954 ; le même, *Lexicon latinatis medii aevi*, Turnhout, 1975 ; DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis...*, Niort, 1883-87 ; *Novum glosarium mediae latinitatis ab anno DCCC usque ad annum MCC*, Hafniae, 1959 et s.

et donc d'abord aux ouvrages d'histoire. Mais pas seulement à eux.

En effet, à l'époque patristique est apparu un sens plus spécifiquement chrétien du mot *memoria*, lié à la liturgie et à la pratique de l'eucharistie qui en constitue le centre. *Ultimam nobis commemorationem sive memoriam dereliquit (Christus)* écrit Pélage (*In 1 Cor.*, 11, 24). Et le sacramentaire grégorien reprend le mot dans le même sens : *Communicantes et memoriam venerantes in primis gloriosae semper virginis Mariae... et Domini nostri Jesu Christi*. La mémoire est donc essentielle à l'histoire mais aussi à la liturgie dont la fonction est de « faire mémoire ». Or, à l'époque carolingienne, tous les historiens sont soit des moines qui chantent l'office, soit des clercs qui sont au moins des diacres et le plus souvent des prêtres, célébrant l'eucharistie. L'écriture de l'histoire et la célébration liturgique sont le fait des mêmes hommes : le rapport historique et le rapport liturgique à la *memoria* sont étroitement associés.

Un quatrième sens du mot *memoria*, lié au précédent, nous oriente vers le « mémorial », le monument consacré au souvenir de quelqu'un : un martyr, un saint ou un évêque². Prenons un exemple parmi d'autres chez Augustin (*De civit.*, XXII, 8) : *Ecclesia et in ea memoria martyris*. La *memoria* qui est « dans l'église » désigne le lieu où se trouvent les reliques des martyrs. Or c'est souvent sur elles que l'on installe l'autel qui est le centre du culte eucharistique : on fait mémoire du Christ mort et ressuscité sur la *memoria* des martyrs. On peut citer ici un passage capital du *Contra Faustum* qui montre les confusions qui guettaient le fidèle : « Ce n'est pas aux martyrs mais au Dieu des martyrs que

nous élevons des autels sur les *memoriae* des martyrs » rappelle Augustin. Il poursuit en précisant : « Quel évêque en effet, se tenant à l'autel, là où reposent les saints, a jamais dit : nous t'offrons à toi, Pierre ou Paul, ou Cyprien ? Ce qui est offert est offert à Dieu qui couronna les martyrs, auprès des *memoriae* de ceux qu'il a couronnés³ ». *Memoria* en vient parfois à désigner les reliques elles-mêmes ou encore le monument qui les abrite : le mot est gravé sur le seuil de la Memoria de Mellebaude à Poitiers et on trouve plusieurs emplois en ce sens chez Grégoire de Tours ou, à l'époque carolingienne, chez Loup de Ferrières.

Cette approche lexicographique nous indique au moins trois directions de recherche sur la mémoire de l'Antiquité.

Tout d'abord, quel souvenir de l'Antiquité avait-on au IV^e, au VI^e ou au IX^e siècles ? Pour nous, cette Antiquité était objectivement au moins triple : biblique, gréco-romaine et barbare. Qu'en savait-on aux époques qui nous intéressent ? Comment le savait-on et pourquoi l'avait-on retenu ? Ces questions sous-tendent toutes les études que l'on va lire.

La seconde direction est celle de la mémoire écrite de l'Antiquité : l'Antiquité dans les livres d'histoire bien sûr, mais aussi dans les autres domaines du savoir livresque : les arts libéraux, le droit, la théologie. Ces derniers domaines ne sont qu'abordés dans ce recueil qui n'affronte pas non plus les questions de la langue, des retours à la grammaire et à la rhétorique antiques.

³ *Contra Faustum manicheum*, XX, 21 (dans *Patrologie latine*, t. 42, col. 384) : *Ita tamen ut nulli martyrum, sed ipso Deo martyrum, quamvis in memoriis martyrum, constituamus altari. Quis enim antistitum in locis sanctorum corporum assistens altari, aliquando dixit : Offerimus tibi, Petre, aut Paule, aut Cypriane ? Sed quod offertur, offertur Deo qui martyres coronavit, apud memorias eorum quos coronavit.*

² Outre les dictionnaires cités plus haut, voir la très riche notice de H. LECLERCQ, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie (DACL)*, t. 11, 1^e partie, col. 295 et s.

Enfin la troisième direction est celle des monuments et des images, mémoriaux de l'Antiquité : monuments hérités, toujours présents et déterminant la topographie des cités, réutilisés à d'autres fins que celles pour lesquelles ils ont été construits ; ou monuments imités de l'antiquité, dans leur thématique, leur plan ou leur décor.

Si l'exploration du champ sémantique de *memoria* est féconde, il n'en va pas de même de celui d'*antiquitas*. En latin classique comme en latin carolingien ou médiéval, ce mot ne désigne jamais une période et donc rien qui puisse correspondre à notre Antiquité. Au sens classique, *antiquitas* désigne la qualité de « ce qui est ancien », mais généralement pas très ancien. Varron a écrit des *Antiquitates* et Cicéron le présente comme *investigator antiquitatis* (Br. 60). L'antiquité peut être valorisante : Cicéron encore donne des *exempla plena dignitatis, plena antiquitatis* = pleins d'honneur et de caractère antique (Verr. 3), mais il méprise aussi des *orationes redolentes antiquitatem* = discours sentant les temps anciens (Br. 82). Ce sens classique d'ancien se retrouve dans le latin chrétien, chez Augustin ou chez Cassien. Quant au qualificatif *antiquus*, il désigne de la même façon « ce qui est avant » et donc « d'autrefois ». Verrès s'est emparé ou a détruit d'*antiqua signa* et d'*antiqua templa* (Cic. Verr. 1, 46, 47). Plus intéressant pour nous est le substantif *antiquarius* qui désigne le copiste dans le Code théodosien (4, 8, 2), chez Augustin (*Serm.* 98, 3) ou chez Isidore (Orig., 6, 14, 1) et Jérôme (*Ep.* 5, 2) désigne comme *antiquaria ars* la compétence de celui qui sait lire et copier les manuscrits.

Au Moyen Âge classique apparaîtra la distinction entre *antiqua tempora* et *moderna tempo-*

*ra*⁴ ces derniers remontant à une génération et au plus à 100 ans, et la distinction entre *antiqui et moderni*. Aux XIV^e s. apparaît la *devotio moderna*⁵ et dans les universités du XV^e siècle, on opposera la *via antiqua* à la *via moderna*, la première étant représentée par Albert le Grand et Thomas d'Aquin (XIII^e s.), la seconde par Jean Buridan (1300-1358) et Guillaume d'Occam son contemporain⁶. L'antique n'est pas beaucoup plus ancien que le moderne. Il semble bien que ce ne soit qu'avec la Renaissance que le mot *antiquitas*, prend le sens d'Antiquité que nous lui avons conservé. Joachim du Bellay écrit en français des *Antiquités de Rome* en 1558.

Un retour à l'Antiquité est appelé par les historiens une Renaissance et les médiévistes ont été particulièrement attentifs à déceler des Renaissances pour s'affirmer face aux historiens des autres périodes et lutter contre l'idéologie vulgaire et naguère encore dominante de la barbarie médiévale. Sous les Carolingiens comme aux XV^e et XVI^e siècle, on aurait renoué, par delà l'époque des invasions et des royaumes barbares ou par delà les âges gothiques, marqués par les désordres et la destruction de toute culture, avec la culture antique qui se serait effondrée en même temps que l'Empire romain.

Qu'est-ce qui caractérise l'Antiquité restaurée par les Carolingiens ? C'est d'abord la

⁴ B. GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1981, rééd. 1991, p. 147 et s. Le même, « Temps de l'histoire et temps de la mémoire au Moyen Âge », *Annuaire-bulletin de la Société de l'Histoire de France*, 1976-1977, p. 25-35, réimp. dans B. GUENÉE, *Politique et histoire au Moyen Âge*, Paris, 1981.

⁵ J. LECLERCQ, F. VANDENBROUCKE, L. BOUYER, *La spiritualité du Moyen Âge*, Paris 1961, p. 512-525.

⁶ J. PAUL, *Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval*, Paris 1973, p. 440 et s.

volonté de restaurer une bonne langue latine en revenant à la grammaire antique, étudiée dans les manuels de Donat (IV^e siècle), en réaction contre les diverses corruptions des derniers siècles. La langue latine et elle seule : le grec reste généralement ignoré. Pour la maîtriser on affiche la volonté de restaurer les arts libéraux tels qu'ils avaient été définis par Martianus Capella, et en particulier les deux premiers d'entre eux, la grammaire et la rhétorique. Pour y parvenir, on établit une sélection d'auteurs antiques latins que l'on recopie : ce sont les classiques au sens précis du mot, les livres destinés à l'enseignement. On les recopie avec une écriture soignée et lisible (la minuscule caroline) sur de bons supports soigneusement préparés (les parchemins)⁷.

Mais le but des princes et des savants carolingiens n'est pas d'opérer un retour à l'Antiquité par delà la barbarie. Leur but est celui de l'Empire chrétien : conduire le peuple au salut. Dans les catégories d'aujourd'hui, ce but est religieux, mais dans celles des siècles qui nous occupent il est indissociablement politique, culturel et religieux. Pour conduire le peuple au salut, il faut bien prier afin de maintenir ou de rétablir un rapport favorable entre les hommes et Dieu. Et pour cela, il faut des moines et des prêtres instruits, capables de lire et de commenter les Écritures, capables d'adresser au peuple la Parole de Dieu et capables de s'adresser à Dieu en utilisant une langue correcte pour que Dieu comprenne. La grammaire latine est fondamentale dans la Renaissance carolingienne et le retour à l'Antiquité que l'on observe est en fait un retour à l'Antiquité tardive, celle du IV^e et du V^e siècles en particulier.

⁷ Voir les travaux de P. RICHÉ et en particulier, *Écoles et enseignement dans le haut Moyen Âge*, Paris, 1979, rééd. 1989, p. 47 et s.

Dans ces siècles, comme le montre plus loin Claude Lepelley, on ne cessait de recopier Virgile, Cicéron et César tandis qu'on faisait plus volontiers référence à la République romaine qu'à l'Empire. Il y aurait donc eu aussi une « Renaissance de l'Antiquité tardive ».

Et ce n'est pas la seule Renaissance. On distingue souvent deux Renaissances carolingiennes : une première Renaissance a ses prémises dans la seconde moitié du VIII^e siècle et s'affirme sous Charlemagne ; la seconde Renaissance, la plus brillante, a lieu sous le règne des fils de Louis le Pieux, après le partage de l'Empire en 843⁸. On a pu déceler une « Renaissance anglo-saxonne⁹ », au tournant des VII^e et VIII^e siècles, illustrée par Bède le Vénérable, exportée sur le continent par Willibrord, Boniface et, plus tard, Alcuin. En Espagne, la première moitié du VII^e siècle est illuminée par la « Renaissance isidorienne¹⁰ » dont Théodulf transmettra en partie l'héritage à la cour carolingienne. À la cour de Pavie dans la première moitié du VIII^e siècle, une « Renaissance lombarde » entretient le flambeau du savoir antique, incarnée par Paul Diacre.

En aval maintenant de la Renaissance carolingienne, voici la « Renaissance du X^e siècle¹¹ »

⁸ Voir par exemple dans le domaine artistique, C. HEITZ, « Renaissances éphémères du haut Moyen Âge (VII^e-XI^e s.) », dans *De Tertullien aux Mozarabes, Mélanges offerts à Jacques Fontaine*, t. 2, Paris, 1992, p.129-140.

⁹ P. RICHÉ, *Éducation et culture dans l'Occident barbare*, Paris, 1962, 4^e éd. Paris, 1995, p. 314 et S.

¹⁰ J. FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne Wisigothique*, 2^e éd., 3 vol. Paris, 1983. M. BANNIARD, *Genèse culturelle de l'Europe (V^e-VIII^e s.)*, Paris, 1989, p. 550 et s.

¹¹ R.S. LOPEZ, « Still another Renaissance », dans *American Historical Review*, 1951-52, p. 1-21. Voir aussi : *X^e siècle, recherches nouvelles*, Cahier VI de notre Centre de recherche, 1987, publié par P. RICHÉ, C. HEITZ et F. HÉBER-SUFFRIN.

lorsque les bibliothèques se gonflent d'auteurs classiques et, à l'est des pays francs, la « Renaissance ottonienne » qui reprend des éléments de la Renaissance carolingienne et développe le caractère romain du nouvel empire. Un ouvrage récent sur « les Grandeurs de l'an mille » qualifie cette Renaissance du X^e siècle de « troisième Renaissance carolingienne¹² ». Nous nous arrêtons par convention à la fin du X^e siècle, mais signalons tout-de-même l'importance de la « Renaissance du XII^e siècle¹³ », la vraie Renaissance selon certains.

Toutes ces Renaissances, successivement mises en valeur par les historiens et les philologues à mesure qu'ils examinaient de plus près tel siècle ou telle œuvre, témoignent finalement d'une certaine constance de la présence de l'Antiquité et de la référence aux œuvres et aux temps antiques du IV^e au X^e siècle au moins. La raison essentielle de cette continuité est sans doute à rechercher du côté de la langue latine, langue de culture qui est celle de l'Antiquité romaine, constamment modifiée, adaptée, perfectionnée, qui reste la base de toute étude, de toute connaissance savante et de toute transmission du savoir. Dans cette perspective, la grammaire, lecture des œuvres classiques et réflexion sur la langue, est bien la science fondamentale.

¹² P. RICHÉ, *Les Grandeurs de l'an mille*, Paris, 1999, p. 167 et s.

¹³ Voir en dernier lieu, J. VERGER, *La renaissance du XII^e siècle*, Paris, 1996. J. Verger remarque comme nous, à propos des nombreuses renaissances isolées par l'historiographie : « Plus que de Renaissances successives, les phénomènes ainsi désignés ont sans doute été les manifestations d'une forte continuité dont, en un certain sens, les hommes du XII^e siècle vivaient encore » (p. 15).

Flodoard, actif à Reims de 919 à 965, est une illustration de la « Renaissance du X^e siècle », un des derniers représentants de la « Renaissance carolingienne », un bon témoin de la « Troisième Renaissance carolingienne¹⁴ ». Dans le premier livre de son *Histoire de l'Église de Reims*¹⁵, il donne une grande place à l'Antiquité, à l'Antiquité chrétienne qui apparaît naturellement comme fondatrice dans l'histoire d'une Église, mais aussi à l'Antiquité païenne dont l'auteur chrétien hésite à traiter, mais qui le fascine.

Pour Flodoard comme pour bien d'autres auteurs de son époque, son Église remonte au temps apostoliques. Les premiers évêques de Reims, saint Sixte et saint Sinice, sont venus de Rome, envoyés par saint Clément réputé premier successeur de Pierre. L'Église de Reims a eu ensuite ses martyrs, avec les saints Thimothee et Apollinaire et un évêque et martyr en la personne de saint Nicaise au début du V^e siècle¹⁶. Le récit des origines de l'Église de Reims fait intervenir l'Antiquité de deux façons : par le contenu du récit d'abord, mais aussi par le modèle historiographique qu'il adopte.

Même si la critique moderne récuse la présentation des origines de l'Église de Reims par Flodoard, rien ne permet de penser qu'il n'entendait pas présenter les faits tels qu'ils avaient réellement eu lieu. Il disposait d'un corpus de connaissances sur l'Antiquité chrétienne transmis par les livres, au nombre desquels les grands ouvrages d'histoire dont le modèle : *l'Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée traduite en latin

¹⁴ M. SOT, *Un historien et son Église au X^e siècle, Flodoard de Reims*, Paris 1993, en particulier p. 357 à 377.

¹⁵ Nouvelle édition par M. STRATTMANN, *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores*, t. 36, Hanovre ; 1998. C'est à cette édition que nous faisons référence.

¹⁶ Livre I, c. 3-6, p. 66-77.

par Rufin. Mais aussi de compositions plus récentes, en particulier des passions de martyrs et des vies de saints écrites ou réécrites à l'époque d'Hincmar, le grand archevêque du IX^e s. (845-882). Les livres antiques sont essentiels pour l'élaboration de la connaissance historique et c'est chez Eusèbe que Flodoard a trouvé le schéma général de l'histoire de son Église qui, comme toute Église, a été fondée par un apôtre (ou un proche des apôtres), a eu des martyrs et ensuite de saints confesseurs¹⁷.

Mais ce ne sont pas les livres qui provoquent les interrogations de l'historien et qui lui fournissent ses pièces justificatives : ce sont les monuments antiques qui témoignent « aujourd'hui encore » de la vérité du récit. Les tombeaux de Sixte et Sinice, les premiers évêques, ou ceux de Timothée et Apollinaire, les premiers martyrs, dans les basiliques qui les abritent sont porteurs de leur mémoire et de leur histoire, garants de l'authenticité de cette dernière¹⁸.

Ces remarques sur l'histoire de l'Antiquité chrétienne chez Flodoard suggèrent trois directions de recherche. On doit se demander quelles connaissances a tel auteur sur l'Antiquité chrétienne, les apôtres, les martyrs, l'évangélisation, mais aussi éventuellement sur le rôle des empereurs ou des grands laïcs chrétiens, sur la mise en place des institutions etc. Mais on doit s'interroger aussi sur les sources de cette connaissance. Les livres tout d'abord : quels auteurs, quels genres littéraires, dans quels manuscrits ? Mais aussi les monuments antiques : leur usage érudit (lecture d'inscriptions) ;

leur usage mythique, les monuments étant vecteur de mémoire ; ou encore leur usage esthétique, le monument antique pouvant inspirer l'artiste du IX^e siècle par exemple.

Traiter de l'histoire de l'antiquité chrétienne apparaît comme indispensable dans une *Histoire de l'Église de Reims* : il y a continuité de l'évêque des temps apostolique à l'évêque contemporain de la rédaction. Mais si l'on remonte plus haut ? Y-a-t-il une rupture entre Antiquité chrétienne et Antiquité païenne ? À propos de cette dernière, l'attitude de Flodoard est ambivalente. Il affirme qu'il ne devrait pas parler des ceux « qui ne nous ont rien apporté du salut éternel¹⁹ ». Mais il leur consacre tout de même deux chapitres très érudits où il n'est pas fait mention de leur paganisme. Il me semble que, pour Flodoard, l'Antiquité est une valeur en soi, qui neutralise le paganisme. L'histoire de l'Église de Reims est une démonstration de la grandeur de l'Église de Reims, mais dans le même mouvement de la grandeur de la cité qui porte cette Église. Et c'est là que notre historien déploie son érudition. Reims a été fondée par Remus juste après que Rome ait été fondée par Romulus. Qu'est-ce qui lui permet d'avancer ce fait ? L'archéologie. En effet la ville comporte des murs très anciens et une porte appelée Porte de Mars : sous cette porte se trouve un relief représentant Romulus et Remus nourris par la louve. À partir de ce témoin archéologique, l'historien se reporte aux livres : à Tite Live chez qui il lit que Remus a été tué par Romulus et qu'il ne peut donc pas être venu à Reims ; ce sont donc les soldats de Remus en fuite qui se sont réfugiés et

¹⁷ Voir H. ZIMMERMANN, « Zu Flodoards Historiographie und Regestentechnik », *Festschrift H. Beumann*, 1977, réimp. *Im Bahn des Mittelalters*, Sigmaringen, 1986, p. 81-95.

¹⁸ M. SOT, *Un historien...*, op. cit., p. 671 et s.

¹⁹ C'est le début de l'ouvrage (livre I, c. 1, p. 61-62) : *Fidei nostre fundamenta proditurus ac nostros patres ecclesie memoraturus menium locatores nostrorum vel instructores exquisisse non ad rem adeo pertinere videbitur, cum ipsi salutis eterne nil nobis contulisse, quin immo erroris sui vestigia lapidibus insculpta reliquisse doceantur.*

ont donné son nom à la cité. D'ailleurs si l'on se reporte à Isidore de Séville (*Orig.*, 6, 14) on voit que sur les origines de Rome aussi les informations sont divergentes. Et à travers Isidore, Flodoard cite Virgile, Salluste, Eutrope et quelques autres auteurs antiques. Puis il exploite systématiquement les *Commentaires* de César qu'il cite très exactement pour montrer l'amitié indéfectible entre les *Remi* et les *Romani*²⁰.

On retrouve donc les trois directions de recherche dégagées à propos de l'Antiquité chrétienne : quelles connaissances positives sur l'Antiquité païenne ? quel usage des sources écrites ? quel usage des sources archéologiques ? Mais entre Antiquité païenne et Antiquité chrétienne il ne semble pas y avoir de rupture. L'historien fait mémoire de l'une et de l'autre dans une continuité qui n'est pas la continuité religieuse mais la continuité civique : de Remus « à nos jours » en passant par les apôtres, les martyrs et saint Remi.

La mémoire de l'Antiquité dont il va être question dans ce cahier est d'abord la mémoire de l'Antiquité romaine. Nous verrons comment l'Anti-

quité classique se cristallise en quelque sorte dans l'Antiquité tardive, aux IV^e et V^e siècle chez un certain nombre d'auteurs qui idéalisent le passé romain païen (Claude Lepelley), dans la cité d'Aquilée qui choisit ce qu'elle retient de son histoire (Claire Sotinel) et à travers Cassiodore qui nous laisse apercevoir comment l'Ostrogoth Théodoric restaure le théâtre de Pompée (Valérie Fauvnet-Ranson). Au V^e siècle des auteurs chrétiens ont élaboré la mémoire de Rome (Hervé Inglebert), et avant l'Antiquité romaine place a été faite à l'Antiquité biblique dans les histoires universelles du haut Moyen Âge (Etienne de La Vaissière). C'est au service de la politique que l'art carolingien emprunte à l'image de l'empereur romain (Dominique Alibert) et quand le pape Pascal I^{er} (817-824) entreprend des constructions à Rome c'est en référence à la Rome paléochrétienne (Jean-Pierre Caillet). Enfin l'antiquité romaine est aussi présente là où on ne l'attendrait guère : dans l'hagiographie bretonne du haut Moyen Âge (Bernard Merdrignac) et dans la Catalogne du IX^e au XI^e siècle (Michel Zimmermann).

Michel Sot

Université de Paris X-Nanterre

²⁰ M. SOT, *Un historien...*, op. cit., p. 358 et 634.